

Valérie Civitella

KAYENTA

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7011-6

© Valérie Civitella 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Il est ici question d'un chemin de sable rouge.

La marche est difficile parce que le terrain est mouvant et les genoux souffrent, au bout de quelques heures. Mais comme les genoux souffrent, le cœur souffre moins. Il bat au rythme des pas...ou peut-être est-ce l'inverse.

Le vent soulève les grains les plus légers...

La marche est un acte sacré, comme l'écriture.

I

A sa sortie de prison il avait décidé de rejoindre Kayenta en marchant.

Il savait que c'était une putain d'excellente idée ! C'était un truc de fou, oui, mais ses grands-pères étaient nomades et ses pères ne craignaient pas le mouvement. C'était inhérent à leur vision du monde. Certains gars disaient, au milieu des barreaux de la Millard County Jail, que ça l'aiderait à retrouver l'harmonie...Et il y croyait un peu. Même si lui n'avait aucune vision du monde. Même s'il n'avait plus de racines, plus de cime non plus, plus de sens, plus d'eau ni de lumière.

Il n'était plus qu'une branche tordue jetée sur le bitume...

Les premiers pas hors du Millard County Jail avaient été les plus durs. A Fillmore, Utah, il avait

senti son corps faire résonner toute la ville. C'était comme si chacun de ses gestes faisaient bouger l'air en ondes fortes qui bousculaient les habitants. Tous le dévisageaient.

Il était seul. Comme cet arbre qu'il voyait sur la carte postale.

C'était étrange de l'avoir trouvée sur sa route dès le départ. Elle s'était envolée d'un livre inconnu et avait glissé à ses pieds, légèrement humide. C'était une reproduction du tableau : "L'arbre solitaire" de Kung Asien. Il peinait à lire ce nom lointain, mais la peinture l'avait frappé. Il ne l'aurait jamais regardée si elle ne lui était pas tombée dessus pour ainsi dire. Ce qui l'avait touché c'était ce pauvre arbre, tout de suite, seul au milieu d'une plaine rase, ou d'un lac, complètement courbé et nu. Au-dessus de lui une masse de montagnes arrondies et sombres. Tout était en noir et blanc. C'était lui...C'était lui de toute évidence ! Bien sûr, se voir ainsi était

déprimant, mais la peinture était belle et lui plaisait. Malgré tout, l'arbre ne cassait pas. Il tenait bon.

Lui aussi, dans un sursaut de vie, avait réussi à se mettre sur le bas-côté pour éviter d'être écrasé ! Il avait tenu en prison, droit comme le plus bel hêtre qu'il n'était pas, et il était sorti par la grande porte ! Prêt à se donner une autre chance. Le voyage à pied jusqu'à sa terre pouvait lui redonner forme et eau ? Il laissait le soin à chaque chemin emprunté, à chaque pierre percutée de lui remettre les idées d'aplomb et le cœur droit. Il savait qu'il n'était pas au fond cet ivrogne que tous avaient connu et rejeté. Non, il n'était pas cet abruti qui devenait si rapidement violent dans ses relations diverses et qu'on avait dû enfermer... Il devinait, il sentait au fond de lui un autre moi, celui qui criait silencieusement en prison.

Cela avait été d'abord un cri négligeable. Mais bientôt le cri avait pris le dessus, et l'avait

empêché de dormir un nombre incalculable de nuits. Puis le cri l'avait englobé, l'avait dévoré au point qu'il ne pouvait plus manger. C'était un cri inarticulé... comme un cri de bébé furieux...

Pourquoi ne l'avait-il pas écouté plus tôt ? Il lui semblait être en colère depuis si longtemps ! En colère contre tout et tout le monde ; tout lui semblait injuste, il avait manqué de tout ! Les autres avaient beaucoup plus que lui, des vrais parents, des talents, un corps plus charmant, alors que lui traînait cette carcasse immense, et gauche depuis ses quatorze ans ! Et elle ne lui répondait pas : trop maigre puis trop lourde, elle lui semblait non conforme. Il mesurait 1m99 seulement, ce n'était pas si extraordinaire mais c'était comme si cette taille "ne devait pas être la sienne". Il y avait certainement eu une erreur. Son cerveau ne savait pas s'en servir, ni s'en occuper. Et personne d'ailleurs n'avait su lui expliquer comment laver correctement chacun de ses plis, comme coiffer sa

chevelure, si bien qu'il avait tout coupé, et il s'était aussitôt pris en dégoût. Surtout depuis que l'alcool avait ramolli son corps un peu plus, imbibé son haleine et sa chair. La prison l'avait désintoxiqué. Et plus que ça.

Bon voilà. Il était arrivé aux limites de la ville et avait suivi son cri intérieur : il avait couru ! Il avait couru dans l'Utah ! Un début de jubilation.

Après une nuit agitée caché sous un pont, il avait pris le premier chemin en terre qui s'offrait et l'avait suivi. Il n'avait rien mangé depuis sa sortie mais c'était bénéfique pour son esprit nettoyé récemment. Il sentait encore en lui le combat entre la brute qu'il était et celui qu'il voulait être. La brute le poussait vers la première ferme pour exiger un repas, exiger grâce à sa force effrayante et à son regard vide -il s'était vu dans son miroir tous les jours pendant neuf mois, il ne pouvait pas se raconter de salades ! -La brute le poussait à

hurler dans la plaine et à saccager des épis. Ce serait drôle. La brute lui donnait envie de courir pour en finir et achever sa renaissance au plus vite, mais il pressentait qu'elle ne se ferait pas aussi facilement. Il n'avait absolument rien appris nulle part mais cette certitude était là, dans un minuscule coin de son esprit. Comment cette certitude s'était-elle imposée à lui aussi vite et aussi fortement ? Comment avait-il su si clairement ce qu'il devait faire ?

Il n'aimait pas vraiment regarder le paysage. Il n'avait que 24 ans et la beauté d'une colline au soleil levant le laissait parfaitement indifférent. Il ne savait pas ce que cela voulait dire. Qu'est-ce que cela veut dire ? A 24 ans, on ne pense pas beaucoup surtout si on a reçu pas mal de coups sur la tête, et pas mal d'alcool dans le sang chaque jour ; et pas mal de refus de la part des femmes, dégoûtées par votre saleté et votre bouche, molle et mauvaise. Mais pendant cette marche il allait

devoir ouvrir les yeux sur le monde, vu que le paysage était gigantesque, et les hommes minuscules.

-Hé ! Tu vas où ?

Il sursauta. Pour la première fois depuis des années. Et le petit se mit à rire, tant la surprise de l'Indien était comique. Le petit tenait une canne à pêche d'une main et le regardait franchement. L'Indien lui rendit son regard avec dureté, comme il se doit.

-Tu sembles aller nulle part.

-Et comment le sais-tu monsieur le medium, vu qu'on ne se connaît pas ? Il était piqué au vif.

-Vu que ce chemin ne mène nulle part, je me disais que tu n'allais nulle part. Et mon père dit que quand on ne sait pas, on ne va pas. Mais toi tu vas quand même. C'est donc que tu vas nulle part, c'est-à-dire en enfer. Ma mère dit que l'enfer est au bout du chemin des mauvaises personnes et

comme les mauvaises personnes ne savent pas ce qu'ils font, donc ne savent pas où ils vont, alors tout au bout de ton chemin qui ne mène nulle part, il y a l'enfer !

L'Indien hésita bien entendu sur l'attitude à adopter : ou bien claquer tout bonnement ce petit morveux qui lui assenait un cours de philosophie abrégé, ou lui répondre quelque chose d'important...ou acquiescer d'un air entendu. Il ne se sentait pas capable de la deuxième solution. Il sentait que la première était disproportionnée. Lui restait la dernière : il s'exécuta le plus proprement possible.

-Mais si ce chemin ne mène nulle part pour toi, pour moi il mène chez moi. Ce qui complique les choses...nous sommes deux sur la même route mais pour deux destinations opposées. Tu me suis ?

Notre héros se retrouva complètement égaré par la double signification de cette dernière question.

L'enfant agita alors sa canne en tous sens comme pour chasser le brouillard qui s'emparait du géant devant lui. L'Indien s'était en effet figé comme une statue emblématique mais l'enfant était incapable de ne pas s'agiter et commença à sautiller dans le chemin.

-Alors tu décides quoi ? » Cette question bizarre crispa les membres de l'Indien parce qu'elle faisait appel à sa volonté et à sa réflexion (qui n'avaient jamais été amies) plus qu'à son instinct, qui régnait maintenant dans son estomac. Il devait prendre une décision et c'est cette petite chose humaine, à la langue bien pendue, qui l'exigeait. Cette décision lui semblait la plus importante de sa vie. Pourtant il lui suffisait d'avancer d'un seul pas...mais elle exigeait beaucoup plus qu'un effort musculaire, il le savait. Comment décider ? Soudain il rencontra les yeux pétillants de l'enfant et il sut !

Le petit passa devant lui et commença à descendre le chemin. Cela permit à notre héros de le regarder. Sa tenue était simple, short et T-shirt et on voyait surtout ses jambes maigres de garçon de 10 ans. Comment pouvait-on être aussi maigre ? Il était très blond, presque blanc et le regard était accroché par cette lumière, qui étincelait sur la verdure. Le petit marchait assez lentement et l'Indien pensait que c'était pour l'attendre. Bien sûr il aurait pu dévaler ce chemin en portant dix mioches de son âge mais il pesait lourd ce matin, comme un menhir.

-Au fait, je m'appelle Gaby, dit l'enfant en le regardant en coin. Et toi ?

Son interlocuteur sursauta. Une conversation normale s'engageait et il prit encore dix kilos. "Dix kilos de quoi ? " se demanda-t-il. Il ne répondit donc pas au garçon mais les cailloux remués parlaient ; et les oiseaux dans les arbustes. Cela dura longtemps.